

Présentation

Jacques Bouchard

Volume 29, numéro 4 (172), août 1987

L'autre Grèce

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bouchard, J. (1987). Présentation. *Liberté*, 29(4), 40-44.

PRÉSENTATION

Qu'ici je m'arrête. Et qu'à mon tour je regarde un peu la nature.
D'une mer matinale et d'un ciel sans nuages
les bleus resplendissants; le jaune rivage.
Tout cela beau et baigné de lumière...

CONSTANTIN CAVAFY¹

S'il existe une Grèce éternelle, des humanistes, des artistes, des esthètes et des amateurs d'Antiquité, qui constitue la toile de fond — bleu azur — de notre imaginaire collectif, son reflet kaléidoscopique a infiniment varié selon les événements des temps et les phantasmes des hommes. On connaissait la Grèce héroïque des Romantiques², où le philhellène embrassait le palikare, la Grèce pittoresque des périégètes³, la Grèce de la gabegie et du brigandage d'Edmond About, la Grèce à la crétoise de Nikos Kazantzakis, etc. Notre époque, moins férue de réminiscences littéraires, mais littéralement bombardée d'images publicitaires, ne connaît presque plus que la «Belle Grèce» de l'affiche touristique, où un soleil éternellement chauffé à blanc, une mer bleue diaphane peuplée de nymphes et d'apollons bronzés vous invitent à jouir d'une insouciance intemporelle et paradisiaque dans une Atlantide utopique. Car comment croire aujourd'hui que la Grèce puisse signifier autre chose que charters, vacances et tourisme international? Les frontières de l'Orient reculent toujours plus à l'est; la Grèce s'avère être une des dernières conquêtes de l'Europe occidentale, une des curiosités obligées de tout demi-civilisé de l'Empire américain.

Tout ceci vaut pour le profane, pour l'étranger en mal d'exotisme. Qu'en est-il de la Grèce intérieure, profonde, de la Grèce des Grecs? Peut-on douter que cette Grèce essentielle, plus vraie que nature, se trouve authentiquement exprimée dans sa poésie, le plus usé, mais le plus sensible et le plus précis des sismographes de la psyché grecque?

Nous tenterons de percer l'image d'Épinal et d'examiner — quoique trop brièvement — la poésie grecque des dernières décennies⁴ d'un point de vue unique, relativement simple: celui de la poésie du paysage⁵. Cette problématique d'ailleurs s'est continuellement renouvelée, à la lumière de l'expérience contemporaine; on pourrait résumer son évolution comme suit:

Une première tentative consista en la projection d'une double vision en surimpression: c'était une conception de l'hellénisme contemporain faite de vérisme social, de misérabilisme et de considération revalorisante de la culture populaire, mais une conception entée sur une dimension historique, qui magnifiait l'Histoire, y puisait sa justification et finit par proposer le concept d'«hellénicité». Ce qui provoqua d'interminables discussions, tant philosophiques que poétiques. Georges Séféris (1900-1971; prix Nobel 1963) demeure le représentant-type de cette vision des choses.

La seconde voie fut brillamment illustrée par Odysseas Elytis (1911; prix Nobel 1979). Elle visait à enjoliver le paysage par la création d'une Grèce mythique où le poète exaltait la beauté plastique, alliée à la jeunesse, à la santé, à l'idéal et à l'optimisme. Cette vision est douée d'une dimension métaphysique: le beau s'identifie au bien, à la justice, à l'amour. Elytis a réussi à créer une mythologie néo-hellénique, à imposer son image de la «Belle Grèce», émanant d'une projection surréelle du monde des îles de la mer Égée.

Une troisième démarche, qui semblerait logiquement venir après l'apport créateur d'Elytis, lui est en fait chronologiquement contemporaine: il s'agit d'un mouvement iconoclaste destiné à démystifier l'icône de la «Graecia beata». Cette démystification n'est pas le fait d'un poète isolé, mais de plusieurs: d'abord des Nicolas Calas (1907), Andreas Embiricos (1901-1975) et Yannis Ritsos (1909; prix Lénine 1977); puis des poètes d'après-guerre, de la génération des années cinquante, Miltos Sachtouris (1919), Dimitris Papaditsas (1922-1987), Takis Sinopoulos (1917-1981) et Manolis Anagnostakis (1925). Ces deux générations de poètes ont formulé l'implacable questionnement de la conscience moderne, à savoir: que peut bien cacher cette belle affiche de la Grèce et que trouve-t-on au-delà de la surface quand on en sonde les profondeurs?

C'est en fait cette troisième tendance qui a prévalu chez la

dernière génération poétique caractérisée, celle des années soixante-dix.

Nombreuses et diverses sont les nouvelles expériences qui ont marqué la poétique de cette jeune génération; nous y distinguerons au moins deux ordres:

D'une part, les changements sociaux qui ont altéré radicalement la réalité grecque. C'est d'abord l'exode effréné des ruraux vers les villes, puis une urbanisation sauvage qui a entraîné une destruction galopante de l'environnement. Par ailleurs, l'instruction généralisée et la propagation des mass-media ont accéléré l'obsolescence des valeurs traditionnelles et le dépérissement de la tradition. La complexification des contraintes de la vie urbaine génère, chez les provinciaux déracinés comme chez les citadins envahis, une dose appréciable d'angoisse et d'aliénation. Les structures patriarcales s'effritent et sont progressivement remplacées par des structures étatiques impersonnelles.

D'autre part, de graves mutations politiques vont installer la société grecque tantôt dans un état permanent d'instabilité, tantôt dans un équilibre on ne peut plus précaire. Il suffit de mentionner le triste septennat de la junte militaire (1967-1974), qui eut cependant pour conséquence de rallier des personnes d'obédiences diverses dans un front commun de résistance. Une époque certes de vexations et de privations, mais aussi d'héroïsme et de conscientisation générale. Le rétablissement de la démocratie provoqua un espoir illimité dans les vertus civiques et le parlementarisme. L'ivresse de la liberté gagna toutes les couches de la société: on croyait voir poindre la réalisation des idéaux démocratiques. Cette ferveur générale connut deux temps forts: d'abord le retour (1974) de Constantin Caramanlis dont la conception de la «normalisation en douce» facilita la réanimation des institutions démocratiques. Puis ce fut l'avènement au pouvoir du P.A.S.O.K. et de Andreas Papan-dréou. On se crut enfin arrivé au siècle d'or du socialisme. Après une époque d'euphorie, bien éphémère, on connut l'embourbement, la stagnation, puis la morosité générée par l'effritement des idéaux de la gauche. La société grecque se retrouve cette fois administrée par des «managers». On gère la crise, on expédie les affaires courantes, on délibère, on tergiverse, on attend... Ce n'est pas par hasard que se fait de nouveau sentir chez les jeunes poètes la double

influence de C.P. Cavafy (1863-1933) et de Kostas Karyotakis (1896-1928).

Le paysage poétique que compose la génération des années soixante-dix rend compte autant de la dimension éthique que de la dimension esthétique de l'écriture. Il est de fait, en poésie, le signe sensible du changement socio-politique. Il témoigne du problème urbain moderne: une société industrialisée inhumaine, que menacent la pollution et l'automation, où l'on constate l'isolement grandissant des individus, réduits à l'état de solitaires parmi la foule. Qu'il s'agisse de la campagne, on n'y voit que provinces désertées, que désolation et misère. Les ruines des Modernes. On y lit en filigrane le problème chronique, et éternel, de l'hellénisme: l'émigration. En contrepartie, on trouve esquissé le bilan des retombées ambivalentes des marées touristiques. On ne peut que souscrire en fin de compte au jugement du peintre et professeur Jean-Marie Girard, lorsqu'il écrit que «le paysage constitue ainsi une sorte de mémoire historique — mémoire inégale, mémoire fragile, mémoire défaillante souvent — de la pratique sociale; avec les blessures, les mutilations, voire les cataclysmes de l'histoire»⁶.

L'aliénation décriée par la plupart des jeunes poètes peut-elle être enrayée? Dans une société où les communications sont désormais médiatisées, où la codification contraignante des relations et des comportements s'institutionnalise, où la politique des compromis et de «balance» vide les programmes des partis de leurs idéaux supérieurs, le poète ressent vivement la déperdition des valeurs humaines, la déshumanisation des structures civiles, sociales, professionnelles, voire familiales. Il est paradoxal de voir l'artiste post-moderne prendre la défense d'un humanisme néo-classique. Il se prend parfois à songer avec nostalgie à la Grèce d'antan, où tout était à la mesure de l'homme, où celui-ci vivait en harmonie avec la nature. Une Grèce au moins aussi imaginaire que réelle, puisque de 1940 à nos jours on est passé de la Seconde Guerre mondiale à la Guerre civile, à la guerre froide, à la dictature militaire, à l'invasion de Chypre et au sourd conflit avec la Turquie.

Ayant grandi sous le régime de la junte, la génération des années soixante-dix fut et reste partiellement celle de la contestation; il serait pourtant plus exact de la qualifier de «génération en colère». Elle s'inspire certes de mouvements étrangers, venus d'Eu-

rope et d'Amérique, mais elle s'aime d'abord et avant tout le combat incessant de l'homme grec contre ses diverses servitudes, dans la Grèce de maintenant. Ses poètes manient une langue rude, faite de débris, de slogans, d'argot, de vulgarité. Cette langue elliptique, qui fait constamment usage de l'ironie et du sarcasme, s'apparente plus au langage filmique qu'à la tradition littéraire; elle utilise souvent les effets de découpage et de montage. Plusieurs poètes enfin vont vilipender la langue puriste, savante et artificielle, imposée par la junte militaire, et dont la déchéance suivit celle des colonels.

La génération poétique de soixante-dix compte une trentaine de bons, voire d'excellents poètes. Notre choix n'implique pas de jugement de valeur sur les poètes retenus ou absents de cette petite anthologie; nous nous sommes laissé guider par le thème du paysage poétique. Nous tenons pourtant à remercier les poètes Kostas Gouliamos et Dinos Siotis de leur précieuse assistance tant pendant la sélection que pour l'interprétation des poèmes.

Les traductions ont été effectuées par un groupe de néo-hellénistes spécialisés dans la traduction littéraire, issus des *Études néo-helléniques de l'Université de Montréal*⁷.

JACQUES BOUCHARD

1. Constantin Cavafy, *Poèmes anciens ou retrouvés*, trad. G. Ortlieb et P. Leyris, Paris, Seghers, 1978, p. 47.

2. R. Canat, *L'Hellénisme des romantiques*, 3 vol., Paris, 1951-1955.

3. Outre les ouvrages connus, de N. Iorga, de E. Lovinesco, et autres, voir: J. Bouchard, «Voyageurs québécois en Grèce au XIX^e siècle», in *Folia Neohellenica*, Amsterdam, A.M. Hakkert, 2 (1977) 1-23.

4. Voir aussi le numéro 27 (mars-avril 1987) de la revue *Nuit Blanche* consacré à la littérature néo-hellénique.

5. Voir l'étude suggestive de Micheline Tison-Braun, *Poétique du paysage* (Essai sur le genre descriptif), Paris, Nizet, 1980.

6. J.-M. Girard, «Éthique et philosophie du paysage», in *Pour*, no 89, mai-juin 1983, pp. 36-37.

7. Ont également été traduits en français les titres des recueils dont sont extraits les poèmes.